



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modès.

Rien n'est plus difficile à retracer que les dessins des étoffes : il n'y a point de style assez clair, point de précision de mots assez exacte pour bien rendre l'effet des nuances et des bigarrures qui se multiplient sur nos robes. Voici déjà tous les tissus d'automne qui viennent s'entremêler aux dernières fantaisies de l'été, et là, nous retrouvons des bouquets dispersés, des couleurs jetées l'une dans l'autre avec une confusion que le goût pourrait révoquer quelquefois, mais que la mode fait trouver jolie. Il faut aller soi-même dans les magasins si riches, si élégants, si ingénieusement drapés, et comprendre en le voyant pourquoi on appelle *tigrine* un mélange de soie et de cachemire produisant un tissu très-souple, de deux nuances confondues dans un très-petit dessin. Des

mousselines que l'on a surnommées *Elie* présentent des rayures plus ou moins larges, alternativement mates et satinées. Cette mousseline est en tissu de laine-cachemire extrêmement fine.

— Sur mousseline et jaconas, des dessins à bouquets sont jetés sur des fonds sablés ou quadrillés, en couleur lilas, rose, rouille, et les bouquets, nuancés en couleurs beaucoup plus vives, se détachent parfaitement sur ces fonds.

— Nous avons vu de jolies mousselines pour l'automne : elles avaient des fonds bruns ou gris-perle quadrillés en rose, bleu, vert, etc.. etc.

— Les dessins écossais se sont reportés sur les jaconas et les mousselines. Dans ce dernier genre, on en voit bleu et noir, rose et noir, et qui sont très-bien pour négligés.

— On voit chez M^{me} Narcy, rue Grammont, des organdis très-clairs, ayant un

semé de bouquets brodés en soie plate de toutes nuances. Il est impossible de voir rien de plus frais, de plus élégant, de plus convenable en toilette de cette saison.

— La mode des volans fait reprendre le luxe des hautes dentelles. On voit des robes de mousseline brodée garnies d'un ou de deux volans de malines.

— Plus la saison avance, et plus les chapeaux se garnissent en rubans foncés. On emploie le brun, le gros bleu, le gros vert.

— Sur des capotes en pou-de-soie rose ou bleu, on met des rubans écossais brun et rose ou brun et blanc. Sur des chapeaux en paille d'Italie, on met des ruches en ruban marron avec nœuds de la même nuance.

— Dans l'intérieur de la passe on place des coques de ruban qui entourent le visage comme une ruche de blonde. Sous des chapeaux en paille de riz, les coques, formées en gaze *Dona Maria*, sont d'un joli effet sur le visage.

— Autour du cou on met en négligé des pointes en foulard blanc uni, dont les deux coques sont brodées en couleurs.

— Le satin imprimé forme la plus grande partie des écharpes que l'on porte aujourd'hui. On emploie un satin très-souple : celui rose ou vert, broché d'un vermicelle blanc, est charmant. Le bout de l'écharpe est frangée.

— Nous nous sommes trop appliqués à faire connaître le mérite des corsets mécaniques pour omettre d'instruire le public de tout ce qui a rapport à un établissement si avantageux dans l'intérêt de la santé et de l'élégance. Aussi nous faisons-nous un devoir d'annoncer que la société qui existait sous la raison Josselin, Pousse et C^{ie}, rue Bourbon-Villeneuve, n° 28, pour l'exploitation des corsets mécaniques dits *Josselin* et autres corsets perfectionnés, des agrafes hygiéniques, bouffans mécaniques et boucles à cylindre, est dissoute par fin de société.

Seul auteur de ces inventions et encou-

ragé par le succès qu'elles ont obtenues, M. Josselin continue la fabrication rue Saint-Martin, n° 289, entrée rue du Ponceau. n° 2 : établissement qui répond avantageusement à l'extension que nécessite cette entreprise, dont l'utilité a été reconnue :

1° Dans un rapport de l'Académie de Médecine en 1829;

2° Deux rapports successifs et une médaille d'argent de la Société d'Encouragement pour l'industrie nationale, en 1831 et 1832;

3° Un rapport et une médaille d'argent de l'Académie de l'Industrie, en 1833 et 1834;

4° Et enfin, admis à l'exposition de 1834 sous le n° 1343, ces corsets viennent d'être couronnés d'une médaille de bronze, la seule qui ait été accordée à ce genre d'industrie.

Appuyés d'aussi favorables antécédens et désirant donner à son entreprise toutes les perfections qui peuvent y ajouter de nouveaux mérites, M. Josselin a établi dans ce même local des ateliers destinés à la confection des corsets dans tous les genres; ces ateliers seront sous la direction d'une faiseuse et recevront les diverses coupes selon les différentes tailles, qui presque toujours nécessitent des formes qui leur sont propres.

Chaque corset sera disposé à recevoir indistinctement le système de mécanique, d'aiguille à retrait ou délaçage instantané, et à desserrage progressif, et démontré de manière à en rendre l'usage aussi facile qu'agréable.

Les suffrages qui ont été accordés jusqu'à ce jour à l'inventeur sont les garans du zèle qu'il apportera à cette entreprise, que l'on a mentionnée comme un des plus heureux progrès dans la toilette des femmes. Il est certain de continuer à mériter l'approbation tant par la modération des prix que par l'exactitude et les soins avec lesquels il répondra à la confiance dont on voudra bien l'honorer.

ACADÉMIE DE COIFFURE,

Fondée à Paris, le 2 août 1832.

Voici une grande et neuve institution, institution qui doit retentir dans tous les cerveaux, dominer toutes les têtes, et passer du front lisse de la jeune fille au front sourcilieux du diplomate : tous en ressentiront l'effet. Tout ce qui possède longues tresses d'ébène, boucles onduleuses, toupet exigü ; tout ce qui sent encore quelques cheveux voltiger sur son crâne, participera au bienfait du grand œuvre érigé par l'un de nos plus puissans génies dans l'art de la coiffure. Car, rendant justice au talent, et rejetant une ironie trop facile, nous devons convenir que le succès qu'ont obtenu les cours de coiffure et de dessin de M. Croisat, la justesse des principes de sa méthode, l'empressement que les élèves mettaient à s'instruire, tout enfin concourt au succès de cette nouvelle académie.

Mais écoutons sur ce sujet parler le jeune novateur, et voyons comment il justifie l'établissement de principes dans un art qui jusqu'à présent n'avait exigé que de la pratique et du goût.

« En abolissant le règne de la poudre, la révolution créa pour nous une ère nouvelle. Les modes antiques, chefs-d'œuvre de grâce et de simplicité, et dont on avait, pour ainsi dire, perdu la tradition depuis l'invasion des Francs, reparurent avec éclat, et furent étudiées par tous ceux qui exerçaient l'art de la coiffure. Ce fut en 1792 que, pour la première fois, on vit des coiffeurs fréquenter les musées, pour se former le goût : aussi est-ce de ce moment que datent les progrès de notre art en France. Cependant sous Louis XIV l'arrangement des cheveux ne manquait pas de grâce ; *Montgibert* et *M^{me} Martin* savaient y semer des perles ; *Anne d'Autriche*, en ramenant la frisure, y entremêla des diamans et des fleurs. Mais l'introduction de la poudre, l'entassement

des ornemens, l'uniformité de couleurs, le peu de variété qu'offrait une mode qui chez les Orientaux n'est qu'un signe de deuil, les contresens qu'on observe dans celles qui succédèrent aux *Lavallière* et aux *Sévigné*, tout prouve enfin, malgré le traité de *Lefebvre*, qu'on n'avait pas encore compris la coiffure ; elle ne pouvait briser ses entraves que dans un moment de transition. »

Dans un autre passage de son discours, M. Croisat, parlant des travaux académiques, dit : « Le premier devoir de l'académie étant de travailler toute l'année à la fondation d'une mode nouvelle, le tems qu'elle y mettra et les discussions qui seront agitées à cet effet devront nécessairement amener des résultats tels que la coiffure sera toujours analogue au costume. Les coiffeurs habiles des provinces et de l'étranger pouvant être admis parmi nous, les décisions qui seront prises auront du retentissement, et les dames de tous les pays jouiront des bienfaits de notre institution. »

Il donne ensuite lecture du règlement de la société, dont voici les considérans et les principaux articles.

« CROISAT, professeur de coiffure, et ses collègues, GUILLAUME, HIPPOLYTE, HAMÉLIN et MORV, désirant donner à l'état de coiffeur de femmes l'éclat qu'il avait autrefois, et lui assurer le rang qui lui appartient dans la société ;

» Considérant l'influence que Paris exerce sur le monde civilisé pour tout ce qui se rattache à la parure des femmes ;

» Considérant que tous les coiffeurs travaillent en particulier pour s'éclairer et se perfectionner dans leur art, et que leur isolement les empêche d'atteindre le but qu'ils se proposent ;

» Ont résolu de fonder une institution académique dont tous les coiffeurs habiles pourront faire partie.

» On n'admet à concourir que les coiffeurs en titre ; les places sont mises au concours. Les examens consistent 1° à exécuter

quatre coiffures, dont l'académie fournit les modèles; 2° à faire l'analyse desdites coiffures; 3° à dessiner une tête d'après une estampe; 4° à répondre aux questions qui sont adressées par les membres, concernant la théorie de la coiffure.

» La mise en communauté est de 200 fr. L'académie possède une bibliothèque composée de livres, gravures, camées, médailles, peintures, collections d'estampes et autres ouvrages nécessaires à l'instruction des coiffeurs, et où tous les membres peuvent étudier et faire des recherches sans payer aucune rétribution. L'académie publiera une mode tous les ans.

» Les membres du dehors qui auront besoin de renseignemens sur la mode pourront s'adresser à l'académie, pourvu qu'ils écrivent *franco*.

» Il sera frappé une médaille portant cette inscription : *Académie de coiffure, fondée par Croisat, Guillaume, Hippolyte Bigh, Hamelin et Mory*, et cette légende : *Tous les arts se tiennent*. La médaille sera décernée à tous les membres réputés fondateurs.

» Tous les membres de France seront invités à faire un discours sur l'art de la coiffure, et ceux de l'étranger à fournir une note historique des coiffures et des costumes des pays qu'ils habitent.

« Après quoi le secrétaire fait la lecture du procès-verbal de la séance, dans lequel il est dit que les fonctions seront remplies provisoirement : celle de président par M. Croisat ; celle de bibliothécaire par M. Guillaume ; celle de trésorier par M. Hippolyte Bigh ; celle de commissaire rapporteur par M. Hamelin, et celle de garde-meuble par M. Mory. Les membres fondateurs signent, et le président déclare l'académie constituée, et le règlement mis en vigueur pour être exécuté en tous points. »

UNE FEMME HEUREUSE.

La parité de l'ame est le seul bien réel de la vie.

(Édouard.) Mme la duchesse DE DURAS.

(SUITE.)

Avant de parler à sa nièce des intentions que lui avait manifestées le notaire de M. de Noirville, l'excellent colonel avait pris les renseignemens les plus minutieux sur ce prétendu, et, il faut le dire, partout ils furent des plus satisfaisans.

Il était à peu près certain d'être nommé député dans un département où il possédait d'immenses propriétés.

Des avantages aussi positifs avaient frappé le marquis d'Elmont, qui, avouons-le, étant d'une nature assez bornée, ne comprenait pas le moins du monde le caractère de Cécile, et qui, voyant un homme jeune, immensément riche, bon, d'une figure agréable, demander la main de sa nièce, éprouvait le plus vif désir de voir cette union se conclure. or, le marquis entra chez M^{lle} d'Elmont, et lui dit brusquement : « Ma chère enfant, voilà ce qui arrive : un M. de Noirville, immensément riche, jeune, beau et bon garçon, qui sera bientôt député, vous demande en mariage... Quelles sont vos intentions, mon enfant?... »

Cette proposition si inattendue et si étrange stupéfia Cécile, qui, à vrai dire, était bien loin de songer à se marier. S'isolant le plus possible de la réalité, elle s'était fait dans sa retraite un monde de pensées, où elle vivait tout entière, nous l'avons dit; aussi répondit-elle d'abord à son oncle qu'elle ne voulait pas se marier.

« C'est fort bien, mon enfant, dit le colonel, c'est fort bien quant à présent ; mais que demain je meure, à qui vous

confier? voulez-vous que j'emporte avec moi la douloureuse incertitude de ne pas être fixé sur votre avenir, que je voudrais voir si prospère et si beau? n'avez-vous pas promis à votre mère de vous fier à moi pour assurer votre sort?...

A ces raisons Cécile objecta qu'il fallait au moins qu'elle vit M. de Noirville. Le surlendemain il fut présenté chez le marquis. Au premier abord M. de Noirville déplut souverainement à Cécile; et après une conversation de cinq minutes, elle eut mesuré l'immense intervalle qui les séparait: aussi, lorsque la première visite fut terminée, elle déclara positivement à son oncle quelle aimerait mieux mourir que d'épouser M. de Noirville. Ce dernier continua nonobstant à se présenter chez M. le marquis, et Cécile persista plus que jamais dans ses refus.

En voyant la conduite de sa nièce, le colonel commença par se mettre en colère, puis il finit par se chagriner beaucoup, et sa santé s'altéra visiblement. Aux yeux de cet excellent homme, Cécile passait pour folle et extravagante, et il s'affligeait profondément de la voir, de gaité de cœur, manquer un aussi bon parti et perdre ainsi son avenir.

Il y a de ces ames qui se comprennent sans mot dire; mais expliquer au colonel quel était le sentiment de répulsion qui l'éloignait de ce prétendu, cela était au-delà du pouvoir de Cécile et de l'intelligence étroite de son oncle. M^{lle} d'Elmont se fût résignée à passer pour folle et fantasque, si elle n'avait vu la santé de son oncle s'altérer par la peine qu'il éprouvait; mais elle n'eut pas le courage de résister à cette douleur si profonde et si vraie, et se sacrifia: ce fut le mot qu'elle employa, et qui fit beaucoup rire le bon colonel qui se dit en lui-même: Se sacrifier à deux cent mille livres de rentes, et à un brave garçon qu'elle mènera comme elle voudra! peste... on n'en fait pas tous les jours des sacrifices comme ceux-là...

M. de Noirville était encore en robe de

chambre, occupé à regarder les passans, lorsque son notaire vint lui annoncer qu'il était agréé. « C'est fini, elle consent, lui dit l'homme de loi. — Tant mieux, répondit son client, car je m'étais dit: Si au bout d'un mois jour pour jour après ma présentation, elle me refuse, je chercherai ailleurs. Au reste, je suis fort content, car M^{lle} d'Elmont n'est pas une beauté, mais elle a une figure chiffonnée qui me revient assez; et puis, elle paraît avoir une très-bonne éducation, et être assez bonne enfant: seulement je ne lui crois pas beaucoup d'esprit, car elle est taciturne en diable, mais j'aime mieux cela qu'une femme qui bavarde comme une pie borgne. » Les noces se firent et furent splendides, mais d'une splendeur horriblement bourgeoise, la corbeille et les diamans valaient bien cent mille écus. Et pendant huit jours tout Paris parla de la corbeille, et par conséquent du bonheur de M^{me} de Noirville, qui avait pourtant les yeux bien rouges en allant à l'autel.

Entre autres choses, elle pensait avec désespoir qu'il lui faudrait quitter son petit appartement du faubourg Saint-Germain, où se rattachaient tant de souvenirs, pour aller habiter le riche hôtel que M. de Noirville avait déjà acheté dans la rue de Londres, car un des types de cette race est de changer de demeure avec une effroyable facilité. En effet, que leur importe, qu'ont-ils dans la pensée qui puisse les lier au passé, au présent ou à l'avenir? En revenant de l'église, M. de Noirville fit voir à sa femme tout son gros luxe, qu'elle admira médiocrement. Dans son boudoir, comme il disait, elle trouva un nécessaire à écrire tout en or et surchargé de pierreries.

M. de Noirville lui montra le meuble d'un air étonnamment satisfait, et dit à Cécile: « J'espère que cela vaut un peu mieux que cette antiquaille qui était chez toi.

— Jene vous comprends pas, monsieur, dit Cécile affreusement blessée de ce tutoiement.

— Parbleu ! c'est bien clair, je te dis que j'ai remplacé cette vieille machine à écrire que tu avais envoyée ici. — Mon Dieu ! qu'avez-vous fait de cet ancien nécessaire qui appartenait à ma mère ? s'écria Cécile, agitée par une crainte indéfinissable. — Ma foi, je n'en sais rien, moi, c'est mon valet de chambre qui profite de tous ces vieux rogatons. — Ah ! monsieur, c'était l'écritoire de ma mère, dit Cécile en pleurant. — Console-toi, tu n'as pas tout vu, lui dit son mari en souriant, et ouvrant le nécessaire, il lui montra qu'il était plein de billets de banque. Il y a là 20,000 f., ce sont tes épingles ; tu vois que je fais bien les choses, chère amie. — Au nom du ciel ! monsieur, dit Cécile sans lui répondre, retrouvez-moi à tout prix le nécessaire de ma mère. »

M. de Noirville prit ce désir pour un caprice de jeune fille, fit tout au monde pour avoir ce meuble, mais ce fut en vain. Son laquais l'avait vendu à un brocanteur qu'on ne rencontra plus.

Sil'impairfaite analyse de ces deux caractères a pu en donner quelque idée, on comprendra s'il est au monde une position plus horrible que le fut celle de M^{lle} d'Elmont, lorsqu'elle se vit seule avec son mari, dans son immense hôtel. Et pourtant, aux yeux du monde, que lui manquait-il pour être heureuse ?

III.

Lettre de M. de Noirville à M. Dumont, avocat.

« Je te remercie bien, mon cher Dumont, des avis que tu me donnes sur l'expropriation que je médite ; car, si on laissait faire ces canailles de fermiers, les fermes seraient les tombeaux de notre argent. Sans être avare, je tiens à ce que j'ai ; car si je n'en avais plus, personne ne m'en donnerait. Je te remercie bien aussi du modèle de four pour la pâtisserie, mon cuisinier en est enchanté, et par conséquent moi aussi. J'ai encore à te remercier de

la consultation que tu m'as envoyée pour ma femme ; depuis six mois que je me suis lancé dans le *conjugo*, comme on dit, c'est la septième ou huitième fois que j'ai recours aux médecins, et ce ne sera probablement pas la dernière : la santé de ma femme ne s'améliore pas du tout, au contraire, et personne ne comprend rien à son état. Il faut qu'elle ait une maladie de famille, quelque chose comme d'être poitrinaire ; car elle maigrit à vue d'œil, ce qui n'est pas très-agréable pour moi, car elle n'était déjà pas trop grasse : aussi je fais tout ce que je peux pour qu'elle mange de la viande et de la pâtisserie ; ça lui donnerait du corps ; mais il n'y a pas moyen. Moi, j'en mange toujours, et cela me profite si bien que j'engraisse pour deux, et que si j'ai quelque chose, c'est trop de santé. Ma femme a perdu ce vieux oncle qu'elle avait : entre nous, je n'en suis pas fâché, car il était sans cesse à me relancer pour savoir pourquoi sa nièce était triste comme un bonnet de nuit. Est-ce que j'en savais quelque chose, moi ? et au fait, quel lui manque-t-il pour être heureuse ? voitures, hôtel à Paris, diamans, spectacles, campagne, bonne table et bon feu, elle a tout ; aussi je suis tranquille comme Baptiste. Ma conscience est satisfaite, puisque je fais tout pour son bonheur, et elle le mérite, mon cher Dumont ; car elle mène très-bien ma maison : je n'ai plus ces peurs que j'avais avant mon mariage d'être volé par mon maître-d'hôtel, c'est elle qui se mêle de tout ça ; je ne m'en occupe plus ; je dors sur les deux oreilles, comme dit le proverbe ; je deviens gourmand comme un chanoine et gros comme un tonneau : c'est moi qui ai un ventre maintenant ! mais ça m'est égal, car je n'ai, tu le sais bien, jamais tenu à être un celadon, et encore bien moins maintenant que je suis marié.

» Et, en vérité, je ne suis pas fâché de l'être... Ah ! tiens de l'être... c'est comme dans une pièce des Variétés, non d'être marié, entends-tu, farceur de Dumont, pas

d'équivoque, car c'est un ange que ma femme; seulement tout ce que je craignais, c'est qu'étant noble elle fût fière. Eh bien! pas du tout, au contraire, excepté que je n'ai jamais pu l'habituer à me tutoyer, et pourtant moi, je l'ai tutoyée tout de suite, dès le premier jour de mes noces.

» Enfin, mon cher Dumont, je suis ici à Noirville depuis le mois d'avril, car ma femme a voulu quitter Paris avant l'hiver terminé. Je chasse, je mange et je dors; voilà ma vie qui n'est pas trop mauvaise, comme tu vois, et surtout je ne m'occupe pas de ma maison. Comme ma femme ne parle pas beaucoup, j'ai imaginé un moyen pour passer nos soirées; j'ai fait monter un tour dans mon salon, et je tourne pendant que ma femme lit son anglais, ou rêve à je ne sais quoi. J'aurais bien aimé qu'elle me fit de la musique pour m'endormir, mais elle n'a pas voulu, sous le prétexte qu'elle ne peut faire de la musique que toute seule, ce qui m'a fait soupçonner qu'elle joue très-mal de la harpe; ce que je saurais si j'étais musicien, mais je n'ai jamais pu apprendre une note.

» Enfin le soir, à dix heures sonnant, nous nous couchons. Et à propos de ça, est-ce que ma femme ne s'était pas imaginé d'avoir son appartement séparé; mais pas de ça, Lisette; et comme quand je veux une chose, je suis têtue comme une mule, nous vivons à la bourgeoise, comme on dit. A propos de cela, tu sais que tu es de droit le parrain de mon premier (si j'ai un premier).

» En voilà bien long pour ne te dire que des bêtises, mon cher Dumont; viens donc à Noirville aux vacances, tu nous apporteras la Gazette des Tribunaux, que tu lis d'une manière si farce, en imitant la voix des juges et des accusés; mais ce qu'il y aura d'ennuyant, c'est qu'il faudra gazer, à cause de ma bigote de femme; car j'oubliais encore ça, elle est bigote: mais je lui passe ça, c'est d'un bon effet pour les domestiques.

» Adieu, mon cher Dumont; je t'envoie ci-joint une autorisation pour retirer des fonds de chez ***; tu les emploieras à acheter de la rente de Naples, si elle continue à être en baisse.

» Ton ami pour la vie.

» J. NOIRVILLE. »

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

LE FASHIONABLE.

Au sommet de l'échelle de la mode, se trouve le *fashionable*, importation britannique, à qui les travers nationaux ne suffisent pas. Son signalement est invariable: il porte des favoris en collier, et des gants blancs, toujours des gants blancs. Ses vêtements sont taillés dans le dernier genre, dans le genre extra-burlesque. Il a les flancs coupés, la taille emprisonnée. C'est un mannequin de fripier. Il ne va nulle part sans éperons. L'éperon constate son identité, c'est sa médaille, son passeport. Il tient, quand il marche, ses bras en équerre et calcule encore ses moyens de séduction d'après l'ouverture de l'angle qu'il décrit avec les coudes. Il n'a jamais compris qu'un homme qui se respecte pût avoir de bons yeux: aussi le lorgnon est-il le meuble le plus indispensable de sa toilette. Après cela, les bottes vernies et le pantalon à guêtres; après tout cela, l'absence préméditée du col de chemise.

D'ordinaire on salue en baissant la tête; pour lui c'est une façon trop bourgeoise: il combine simultanément une brusque retraite d'épaule et un avancement de cou, suivis d'oscillations saccadées; voilà sa manière, il la tient pour délicieuse; à chacun son goût.

L'outrecuidance du fashionable se révèle partout, incessamment, indéfiniment; mais c'est au théâtre, dans les loges d'avant-scène, qu'elle est flagrante, nauséabonde, intolérable. Il n'est pas venu pour entendre, encore moins pour laisser en-

tendre les autres. Il est venu pour poser, se carrer, se pavaner. Au travers d'une scène pathétique, quand tous les mouchoirs sont trempés, il se prend à lancer une impertinence. Puis il éclate de rire, gesticule, envoie des baisers aux figurantes, trouble les acteurs et irrite le parterre qui crie : *A la porte!* Oh! alors, ce n'est plus de la gaieté, c'est du délire qui saisit le fashionable. Il se roule, il se tord; car la salle entière a les yeux sur lui. Durant l'entr'acte, pour ne pas déroger dans l'opinion des loges et de la galerie, il avale bruyamment des glaces ou se gorge de champagne. Quel homme charmant!

Il parle beaucoup; mais a-t-il jamais jeté une once, un gramme d'idée dans la circulation? Sa prodigalité ne va pas jusque-là. Il parle très-haut, à cette fin que les voisins ne perdent rien du parfum de son jargon. Il met à divulguer ses turpitudes autant de zèle qu'un autre à les voiler. Il faut absolument que vous sachiez que son aïeul faillit se couronner hier sur le pavé; que Crémieux lui offrit de troquer un gris pommelé contre son bai-brun anglais; que la petite Julie lui a donné rendez-vous, que... que... etc. Puis il s'interrompt pour crier à ses amis : « Savez-vous les nouvelles du jour? » Ici vous prêtez l'oreille, croyant apprendre quelque chose d'intéressant.

« Eh bien! Ernest s'est brouillé avec » la grosse Pauline; il entretient le *Léopard*! A propos j'ai vu le *Tigre*; et je » déclare qu'il est décidément fort *distingué*, infiniment *supérieur*! » — Vous ne comprenez pas? je le crois bien; le *Léopard*, c'est une femme; le *Tigre*, c'est une femme. L'année dernière, ces deux femmes galamment baptisées de noms d'a-

nimaux eussent été *ravissantes, délirantes, renversantes, colossales, pyramidales* et même assez *pures*; mais, que voulez-vous? l'épithète est fugitive et l'adjectif éphémère.

De quoi vit le fashionable? A-t-il des rentes sur l'état, des fermes au soleil, des capitaux en circulation? question embarrassante; interrogez-le, il vous dira : « *Je suis dans les affaires.* » Quelles affaires? nul ne le sait; et pourtant le fashionable roule calèche et tilbury; ses chevaux sont rapides, fringans, bouillans d'ardeur; aux promenades de Longchamp, les connaisseurs admirent son attelage, alors qu'il fend l'air, le fashionable, ayant à ses côtés une femme empanachée de plumes qui flottent au gré du vent. Où je me trompe fort, ou ces mots : *Je suis dans les affaires*, ont une grande latitude; ils signifient le plus souvent : « Je tourne les rois à l'écarté. — J'ai trouvé l'occasion de prêter à un fils de famille 10,000 francs, dont 20 francs 10 sous payés en argent, et le reste en cirage, cercueils, jouets d'enfants, etc. »

Et voilà comment le fashionable est *dans les affaires*.

SA vie du reste est toute extérieure, toute au dehors. Il ne hante que les mauvais lieux, les *divans*, les réunions équivoques, les sociétés suspectes. C'est une de ces plantes vivaces et filandreuses qui s'embarrassent dans vos jambes en plein champ, mais dont les bonnes terres et les enclos bien cultivés sont vierges*.

CHARLES BALLARD.

* Cet article est extrait d'un chapitre intitulé *la Mode à Paris*, qui fait partie du 14^e volume du *Livre des Cent-et-Un*.

A ce Numéro est jointe la planche 1095.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés *franc de port*.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDÉ-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

20 Septembre 1834

N.º 2095.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N.º 21 près le passage de l'Opéra
 Chapeau en Soie de soie M^{me} Thomas rue St. Thomas.
 Robe en Mousseline de soie. Pelérine en Mousseline brodée M^{me} Payan
 rue Varenne 13.